

LE COQ HARDI

Paul Duchon, Contes populaires du Bourbonnais, p 23

Il y avait une fois un berger qui gardait les moutons dans la montagne. Comme c'était l'hiver, il ramassa des ronces ; puis, ayant fait un grand feu, il s'assit tranquillement et se chauffa. Tout à coup, il entendit une voix plaintive, la voix d'une vipère qui se tordait au milieu des flammes et qui lui dit:

- Berger, sauve-moi du feu ; je vais périr.

- Te sauver du feu? Non ! non! Brûle, méchante vipère ; brûle dans les ronces !

- Berger, sauve-moi du feu et je ferai ton bonheur. Ma mère connaît des secrets merveilleux, elle te fera le don le plus précieux qu'un homme puisse désirer. Elle m'a appris, à moi, le langage des hommes ; à toi, elle te dévoilera le plus grand secret de toute la terre.

Le berger tendit sa houlette à la vipère qui s'enroula autour du bâton; puis elle s'enroula autour de son bras et enfin autour de son cou.

- Ah ! méchante vipère ! Je te sauve la vie et tu vas me donner la mort ? Bête maudite, que j'aurais dû laisser mourir dans le feu.

- Berger, n'aie pas peur! Loin de te vouloir du mal, je veux t'assurer la fortune. Porte-moi vers ma mère. Elle te demandera quelle récompense tu désires pour m'avoir sauvé la vie, tu lui répondras: « Je veux connaître le langage des animaux comme tu connais le langage des hommes». Elle fera beaucoup de difficultés, mais tu insisteras jusqu'à ce que tu obtiennes ce grand secret.

Conduit par la vipère, le berger la porta dans un buisson de ronces au milieu d'un gros tas de pierres écroulées où il trouva un nid de serpents de toutes les

grandeurs qui commencèrent à se dresser et à siffler d'une manière effrayante.

Le berger eut peur.

- Ma mère, mes frères, mes sœurs, s'écria la petite vipère, ne faites pas de mal à ce berger qui vient de me sauver la vie en me retirant des flammes.

Les serpents s'apaisèrent.

- Puisque tu as sauvé ma fille, berger, quelle récompense me demandes-tu? interrogea la mère vipère.

- Je veux connaître le langage des animaux comme tu connais le langage des hommes.

- Ne me demande pas une récompense aussi exorbitante (*Sic*), je ne peux pas te l'accorder. Que veux-tu que je te donne?

- Je veux connaître le langage des animaux. Ta fille m'a promis en ton nom que tu me dévoilerais ce grand mystère.

- Ah ! fille imprudente ! Enfin, puisqu'elle t'a promis cette récompense, j'y consens. Mais ce don qui est le plus précieux qu'un homme puisse désirer est aussi le plus dangereux. Rappelle-toi que, si tu en révèles le mystère à qui que se soit, 'tu mourras à l'instant même.

Et la vipère, en lui soufflant dans la bouche, lui donna le pouvoir de comprendre le langage de tous les animaux.

Comme il s'en retournait chez son maître, avec son troupeau, il entendit deux corbeaux qui croassaient sur un chêne. L'un des corbeaux disait :

- Si ce berger savait qu'au pied de ce chêne un trésor est caché à trois pieds sous terre, il n'aurait plus besoin de garder les moutons de son maître.

- S'il pouvait comprendre ce que tu viens de dire, répondait l'autre, il serait demain l'homme le plus riche du pays, car ce trésor lui fournirait plus de deux tonneaux d'or et d'argent.

En arrivant à la maison, après avoir fermé les moutons dans la bergerie, le berger dit à son maître :

- Mon maître, j'ai découvert chez vous un trésor qui est suffisant pour nous enrichir tous les deux. Si vous voulez me donner votre fille en mariage, je vous en indiquerai l'endroit et vous trouverez plus de deux tonneaux d'or et d'argent.

- Jeannot, répondit le maître, tu m'as servi fidèlement depuis sept ans et tu as fait prospérer mes affaires ; si le trésor dont tu me parles existe réellement, en travaillant pour moi tu auras travaillé pour toi-même car je t'accorde ma fille en mariage.

A trois pieds sous terre, au pied du chêne, on trouva plus de deux tonneaux d'or et d'argent et Jeannot épousa la fille de son maître. Le soir des noces, quand le nouveau marié entra dans l'étable pour panser les bêtes avant d'aller se coucher, l'âne se mit à braire à tue-tête:

- Un jour viendra, disait-il aux bœufs, ses compagnons de litière, où mon maître sera obligé de donner en une heure à sa femme autant de coups de bâton que j'en ai reçu pendant toute ma vie, sans quoi il lui en cuira.

En entendant ce propos, Jeannot commença par rouer de coups l'animal de mauvais augure, puis, le pansage terminé, il s'en alla.

Cependant Jeannot et sa femme furent parfaitement heureux ; ils eurent de jolis enfants qui égayèrent la maison avec leurs gentillesse ; ils achetèrent tous les domaines du pays. Leurs propriétés s'étendaient même si loin qu'ils, restaient plusieurs mois sans visiter leurs métairies les plus éloignées.

Or, un jour, ils se rendaient à l'un de ces domaines, où ils n'étaient pas allés depuis plus d'une année; Jeannot était monté sur son cheval et sa femme sur sa jument; et, pendant la route, la jument, ralentissant la marche, recevait de sa maîtresse de grands coups de cravache. Le cheval se mit à hennir:

- Qu'est-ce que tu as donc aujourd'hui, pour être si paresseuse? disait-il à la jument Marche donc plus vite que ça et suis-moi ! Tu reçois des coups : tu les mérites ; et, si j'étais à la place de ta maîtresse, je t'en donnerais bien davantage.

- Oui dà ! répondit la jument ; tu en parles à ton aise, toi qui ne portes que ton maître. Que ferais-tu si tu étais à ma place ? non seulement je porte ma maîtresse, mais tu sais bien que je porte aussi mon petit poulain. Tu comprends, je ne peux pas aller plus vite : j'ai du monde dessus, j'ai du monde dedans, j'ai du monde partout.

Jeannot, en entendant ces réflexions, ne put s'empêcher d'éclater de rire.

Sa femme lui demanda :

- Pourquoi ris-tu?

- Je ris, parce que je pense à quelque chose.

- A quoi penses-tu?

- Je ne peux pas te le dire.

La jument se mit encore à hennir :

- Si tu savais ce que c'est gênant de traîner un poulain avec soi partout où l'on va! disait-elle au cheval. Si ce petit coquin se décidait à courir sur ses pattes, il me débarrasserait joliment.

Jeannot se prit à éclater de rire plus fort que la première fois en regardant le gros ventre de la jument.

Alors, transportée de colère, sa femme lui dit :

- Te moques-tu de moi en riant de cette façon? As-tu oublié que, lorsque je t'ai épousé, tu n' étais qu'un petit berger au service de mon père ? Sans cœur !
Ingrat ! Tu vas me dire tout de suite pourquoi tu ris ou je te quitte à tout jamais.

- Si je le disais, je mourrais à l'instant même.

- Ah ! la belle excuse ! Va chercher ailleurs une femme plus crédule pour croire de pareilles niaiseries. Je veux savoir, et savoir tout de suite pourquoi tu ris de cette façon !

En se disputant l'un l'autre ils arrivèrent à la métairie où tous les gens, les vieux, les jeunes, les femmes, les enfants, faisant fête à leurs maîtres avec une grande joie, s'empressèrent de leur souhaiter la bienvenue.

Mais Jeannot répondit tristement:

- Apportez-moi mon cercueil, car je vais mourir; ma femme veut que je lui révèle un secret qui doit me causer la mort.

Personne ne savait ce que cela voulait dire. Tout le monde était consterné. On apporta un cercueil où Jeannot s'étendit, demandant de nouveau à sa femme :

- Tu veux que je te révèle le secret ? même au prix de ma vie?

- Certes oui, je le veux !

- Eh bien! tu n'auras plus qu'à clouer le cercueil, car je vais mourir dès que, pour obéir à ton caprice, je t'aurai révélé ce que j'ai promis de taire toujours.

A ce moment, voyant leur maître étendu dans son cercueil, le métayer, ses enfants, les personniers, les serviteurs, les hommes, les femmes et les enfants, tous pleuraient à chaudes larmes. Sauf la femme de Jeannot, tout le monde

sanglotait, jusqu'au bon vieux chien du domaine qui aboyait, à la lune, lamentablement :

- Hélas !hélas ! gémissait-il, je vais perdre mon maître, mon bon maître que j'aime de tout mon cœur. Ah ! si seulement je pouvais mourir à sa place.

Le métayer, selon les vieilles coutumes, mit dans la main du mourant un sou et un morceau de pain.

Jeannot, étendu dans le cercueil, avait fait ses adieux ; il se préparait à révéler à sa femme le secret qui devait lui coûter la vie, quand le coq du domaine se précipita sur le pain que son maître tenait à la main et se mit à le manger en chantant des kikeriki ! et des kokoriko !

Le bon vieux chien, indigné de cette audace et de cette profanation, aboya furieusement :

- O coq hardi! coq insolent, disait-il, qui ose manger le pain des mourants et chanter sur le cercueil de son maître !

- C'est bien fait pour lui, riposte le coq ; pourquoi cède-t-il aux caprices de sa femme ? Personne ne l'oblige à renier sa parole. Tant pis pour lui! Tant pis pour lui! Kikeriki ! kokoriko !

- O coq hardi, aboyait le chien, coq insolent qui donne des leçons à son maître.

- Tais-toi, vieux chien bonasse, répliqua le coq en piquant à coups de bec le morceau de pain que son maître tenait à la main dans le cercueil ; tais-toi ! Tu ne sais pas ce que tu aboies. J'ai cent poules dans mon domaine et il n'en est pas une seule qui picore un grain de blé sans ma permission. Quand le mari ne sait pas commander, le malheur entre dans la maison. Tant pis pour lui. Kikeriki ! kokoriko !

En entendant ces propos, Jeannot se souvint du soir de ses noces et ce que l'âne avait dit dans l'étable :

- Un jour viendra où mon maître sera obligé de donner à sa femme autant de coups de bâton que j'en ai reçu pendant toute ma vie, sans quoi il lui en cuira.

Alors, honteux de sa faiblesse, il se leva du cercueil et, courant au coin de la cheminée, au grand étonnement des métayers, personniers et serviteurs, vieux, jeunes, femmes et enfants, il attrapa le manche à balai :

- Ah ! tu veux connaître le secret, dit-il à sa femme ; ah ! tu veux savoir pourquoi je ris ? Tiens ! voilà ce qui me fait rire et me fera rire encore longtemps !

Tout en disant ces mots, il donna à sa femme une telle volée qu'elle fut guérie pour toujours de sa curiosité : elle ne reçut peut-être pas en une fois autant de coups de bâton que l'âne en avait reçus pendant toute sa vie, mais la correction fut suffisante, et le mari et la femme s'en sont, ma foi, très bien trouvés.

Conte recueilli par Marie Roche, de la commune de Molles. Comparez avec un conte bulgare publié dans le Magasin Pittoresque de 1870, page 339, sous le titre de: « Le langage des Animaux » ; et aussi avec un conte publié sous le même titre dans les Contes Bleus, d'Ed. de Laboulaye.